

la revue de
L'ÉCRAN

N° 665 B

10 FEVRIER 1944



MARIE BELL *dans*
LE COLONEL CHABERT

24

Pages

HEBDOMADAIRE du CINÉMA
Paraissant Provisoirement toutes les
QUINZAINES

8

frs



L'âne et l'âne n'ont pas aimé Adieu Léonard (thème de la publicité du film) mais Charlie Bretonneiche l'a monté avec adresse.

Hors du champ...

par ROGER BRY

LE MONTEUR

La camera est silencieuse, le plateau désert. Les grands décors immobiles attendent l'heure toute proche où menuisiers et machinistes vont s'attaquer à eux pour les démonter. De tout ce qui fut une vie intense — oh ! combien factice, il est vrai — il ne reste rien, qu'un silence lourd, oppressant. Artistes, techniciens, figurants, ont déserté le studio. L'ombre règne, maîtresse de ces lieux d'où elle fut chassée durant six, sept, huit semaines. Tout à l'heure, tous ont dit : « Ouf » pour marquer la terminaison d'un labeur qui, sans arrêt presque, sur un rythme accéléré, a monopolisé l'activité de chacun.

Le film est terminé.

N'en croyez rien pourtant. La page a simplement été tournée, de ce livre où se bousculaient les majuscules : metteur en scène, dialoguiste, vedettes. A présent, c'est la page des minuscules, c'est le règne du monteur qui commence, le règne de cet animal étrange dont on ne connaît jamais le visage, à qui la publicité n'accorde jamais de crédit et sur le travail duquel le public ne possède que des notions imparfaites.

Le film est terminé, avons-nous écrit ? Quel blasphème. Le film commence, au contraire. Voyez plutôt.

Dans la salle de montage, où bruit seulement le son monotone de la moviola, un homme jeune est penché sur des kilomètres de pellicule que la machine déroule à un rythme volontairement syncopé. C'est le monteur.

Charlie Bretonneiche parle avec intelligence de son métier :

— Le montage, nous dit-il, est un travail considérable. Songez aux milliers d'images qui composent un film, aux sons les plus divers qui ont été enregistrés. Et cela, dans un désordre total, sans cohésion apparente. L'œuvre du metteur en scène ? Elle gît là, autour de moi, dans ces boîtes de métal blanc. Il va falloir que je monte tout cela, que j'utilise à leur maximum tous ces plans, tous ces

sons, que je les prenne à l'état brut pour leur donner un rythme de vie continue. Je dois créer — car il s'agit là de création — une histoire cohérente, aux réactions logiques, tantôt souples, tantôt brutales, sensibles ou fortes, et ce jusqu'au mot : FIN.

La tâche du monteur, c'est d'abord de s'assimiler l'histoire qu'il a à conter. Il y faut de l'intelligence, de la sensibilité, de la patience. Cela nécessite, de jour et de nuit, un constant effort de l'esprit. Il y faut aussi beaucoup de pratique, de métier. L'objectif premier à atteindre : ne pas trahir la pensée de l'auteur, du metteur en scène.

— Connaître la technique, nous dit Charlie Bretonneiche, mais la connaître à fond. Indispensables, les années d'apprentissage dans un studio, dans un laboratoire. C'est là qu'on apprend à utiliser toutes les possibilités de la pellicule, image et son. Connaître la technique, oui, mais pour l'oublier un jour. Et travailler alors avec son esprit. Voici le secret : la technique au service de l'esprit. Un excellent montage, c'est comme un tour d'adresse particulièrement difficile et cependant réussi : ça ne doit pas se voir.

Le montage a ses principes, comme tous les arts, car parler de l'art du montage, n'est pas une vue de l'esprit, mais une réalité. Et Charlie Bretonneiche de poursuivre :

— L'image et le son forment deux bandes séparées. On doit pouvoir les utiliser indépendamment l'une de l'autre. Dire que l'image, depuis l'avènement du parlant, est devenue tributaire du son, est absolument faux. Le monteur, indifféremment, doit pouvoir couper dans le son, comme il coupe dans l'image, sans pour cela être contraint de couper dans les deux en même temps. Couper au milieu d'un mot, comme au milieu d'un mouvement. Laisser aller le rythme lent d'un son pendant que court, rapide, celui des images. En un mot, complète autonomie des deux éléments. Ils ont chacun une même puissance d'expression mais sont à employer à des moments

différents. Quel de plus naturel, puisque pourvus chacun de moyens différents aussi ?

Parfois, la nécessité se fait sentir de donner la priorité au son ou à l'image. Ils jouent alors, l'un et l'autre, constamment en contrepoint. Sur d'autres bandes, existent également les effets divers : bruits, ambiances de foules, etc... et la musique. Chacun d'eux doit être également employé comme contrepoint de tous les autres.

— C'est à cette seule condition, nous dit Bretonneiche — montage indépendant de chacun des éléments à utiliser — que chaque plan sonore ou visuel revêtira sa pleine importance, sans pour cela être lui-même sacrifié.

Et l'auteur du montage de Adieu Léonard poursuit :

— Il faut se souvenir aussi que chaque plan visuel ou sonore n'a, dans tout le film, qu'une

plus secrètes que posent la pellicule et les sentiments du cœur humain...

Le Monteur... un nom sur le générique. Un nom qui, le plus souvent, passe inaperçu de tous. Et pourtant... c'est lui qui donne au film son rythme, sa sensibilité, son âme...

SUPREMATIE DE LA TECHNIQUE

Ce sont là — brièvement esquissés au hasard de simples conversations — quelques-uns des points de vue sur leur métier que ces techniciens avertis ont bien voulu nous faire connaître.

Comme on a pu le voir le problème cinématographique, envisagé du point de vue de la technique, ne manque pas d'intérêt. Chacun des hommes que nous avons interrogés parle avec passion de son métier, de ses tares, des remèdes qui en amélioreraient la pratique. Ecouter le monteur ou le décorateur disser-



Marie Martine, dont toute l'originalité tient dans le découpage et, parlant dans le montage.

valeur relative par rapport au plan qui précède et au plan qui suit. On ne doit reconnaître à chacun d'eux aucune valeur propre. Le but à atteindre ? Le rythme, l'unité du film. Tout doit leur être sacrifié. Le montage est, en fait, une sorte de jeu qui consiste à jongler avec les répliques, les réactions des acteurs, les plans intermédiaires ou de transitions ; à utiliser les gros plans, plans moyens, plans généraux, suivant un problème d'émotion dramatique ou comique donné par la matière brute. En résumé, il n'y a pas de formule de montage. Le cœur, seul, doit jouer. Le rythme suit fidèlement les battements mêmes du cœur.

Nous faisons remarquer à notre interlocuteur que les monteurs se recrutent généralement parmi les femmes.

— Eh ! oui, nous dit-il, c'est vrai, malheureusement. Faut-il croire que l'homme manque à ce point de sensibilité ? Dommage... Il est vrai aussi qu'il est tellement plus agréable d'évoluer sur un plateau que de passer, solitaire, ses journées dans une froide salle de montage, à la recherche des solutions les

ter de ses soucis, de ses espoirs professionnels, nous semble plus passionnant que d'entendre nos vedettes exposer des goûts qu'elles n'ont jamais eus ou des projets issus de leur imagination déréglée.

N'oublions pas que nos vedettes de l'écran — quels que soient et leur mérite et leur talent — n'ont jamais fait avancer d'un pas la technique cinématographique.

Les destinées de notre cinéma ne se jouent pas entre la Technique cinématographique et nos vedettes, mais entre la Technique... et ses techniciens. Là seulement le jeu et l'enjeu sont d'importance. Un monteur peut faire plus pour le cinéma que dix stars mondiales, seraient-elles nanties d'un génie incontesté. La vedette, c'est le cobaye destiné à commercialiser les découvertes progressives de la technique.

Cela, on l'oublie trop. Et dans quelle mesure nos premiers sujets de l'écran ne sont-ils pas responsables des errements, des piétinements de notre industrie cinématographique ?

Mais là n'était pas l'objet de cette enquête,



RATIFIEZ-VOUS CES JUGEMENTS?

On a décerné un prix. Il s'intitule Grand Prix du Film d'Art Français. Ce prix avait une désignation précise : récompenser une œuvre qui par sa haute tenue artistique et ses qualités originales, a cherché autre chose qu'un succès financier, un film qui apporta une véritable contribution à l'histoire du Cinéma français. Le jury a désigné pour 1942 Les Visiteurs du Soir et accordé une mention à La Nuit Fantastique. Pour 1943, la palme est remportée par Les Anges du Pêché, avec une mention pour Douce. Le jury composé de six techniciens et journalistes spécialisés, était présidé par M. L. E. Galley, directeur général de la Cinématographie Nationale. Avez-vous jugé comme eux ? Afin de faciliter vos recherches, nous publions ci-contre la liste de presque tous les films produits durant cette période... Presque tous, car nous avons pris sur nous d'éliminer les... moins dignes. Ce qui ne veut pas dire, (attention !) que tous ceux qui restent soient récompensables.

1942

Les Affaires sont les affaires
L'Arlésienne
L'Assassin habite au 21
L'Assassin a peur la nuit
Le Bienfaiteur
Boléro
Le Briseur de chaînes
Défense d'aimer
Le Destin fabuleux de Désiré Clary
La Duchesse de Langeais
La Fausse Maîtresse
La Femme perdue
Flévres
Histoire de Rire
L'Honorable Catherine
Huit hommes dans un Château
Les Inconnus dans la Maison
Le Journal tombe à 5 heures
Lettres d'amour
Le Lit à colonnes
Le Mariage de Chiffon
Marie-Martine
Monsieur la Souris
Nous les Gosses
La Nuit Fantastique
Opéra Musette
Le Pavillon brûlé
Péchés de jeunesse
Picpus
Pontcarral
Premier Bal
Premier Rendez-Vous
Romance à trois
La Symphonie Fantastique
Les Visiteurs du Soir
Le Voile Bleu
Le Voyageur de la Toussaint

1943

Le Val d'Enfer
La Ferme aux Loups
Pierre et Jean
Adémaï bandit d'honneur
Le Colonel Chabert
Jeannou
Un seul Amour
Retour de Flamme
Le Baron Fantôme
Lumière d'Été
L'Éternel Retour
Le Secret de Madame Clapain
La Grande Marinière
L'Inévitable Monsieur Dubois
L'Homme de Londres
Douce
Goupi Mains Rouges
L'Homme qui vendit son Âme
Mermoz
Secrets
Monsieur des Lourdières
Adieu Léonard
Tornavara
Je suis avec toi
Le Loup des Malveneur
Le Comte de Monte Cristo
Le Camion Blanc
Les Anges du Pêché
Domino
Voyage sans Espoir
L'Escalier sans fin
Madame et le Mort
Les Roquevillard
Picpus
La Main du Diable
Au Bonheur des Dames
Le Corbeau
Mon amour est près de toi
Donne-moi tes yeux
Lucrece
Le Capitaine Fracasse

Chère Mademoiselle,

...Oh ! et puis, tant pis, permettez-moi de vous dire, ma chère, ma très chère Lucrece. Vous ne pouvez pas vous en fâcher, je vous le dis si souvent en secret, pour moi-même, mais avec une telle force que vous avez bien dû le sentir. Car, je crois qu'un sentiment aussi vrai, aussi fort, aussi puissant que le mien doit se transmettre en ondes d'amour et vous parvenir.

Mais je suis un peu fou, n'est-ce pas, de vous avouer tout ceci. Ce n'est pas la première lettre de moi que vous recevez, mais jusqu'alors je n'avais pas osé vous parler aussi franchement, ou alors c'était dans des lettres qui ne sont pas parties.

J'ai reçu votre photographie. Qu'elle est belle ! Voulez-vous que je vous confie encore quelque chose : elle est trop belle. Je l'ai encadrée dans le plus beau cadre que j'ai pu trouver et je l'emporte partout avec moi. Je l'emporte en classe, je la cache dans mon pupitre, la nuit elle est sous mon oreiller... C'est ridicule, n'est-ce pas ? Mais si je vous dis qu'elle est trop belle, c'est que j'en voudrais aussi une petite, une petite que je porterais sur mon cœur, qui ne me quitterait jamais. Une petite photo d'amateur, que personne ne connaîtrait, qui serait déjà entre nous comme une sorte de secret.

Parce que cette belle, trop belle que j'ai reçue, je me demande si d'autres que moi ne l'ont pas reçue aussi. Je suis jaloux de tous vos admirateurs, de tous ceux qui vous aiment eux aussi et à qui, certainement, vous répondez également, car vous êtes bonne et ne voulez pas faire de peine. Tandis que si vous acceptiez de m'envoyer cette petite photo, je saurais que pour moi, il y a une petite exception. Si vous m'accordiez ça, je ne vous demanderais jamais plus rien, oh ! je ne suis pas exigeant, vous savez, je ne demande que des miettes de bonheur, puisque je sais que je ne serai jamais heureux. Mais non, ne protestez pas, je ne suis pas moi, un coureur comme tant de mes camarades, je suis l'homme d'un seul amour... et cet amour est irréalizable puisqu'il est à vous et que vous êtes si loin de moi, si haut... Je ne suis qu'un pauvre petit collégien amoureux d'une déesse,



et de quelle déesse ! L'autre soir, LU-CRECE, mon amour, j'étais très près de vous, j'ai cru que j'aurais ce grand courage d'aller frapper à la porte de votre loge. A l'entr'acte, je suis allé dans les coulisses, je vous ai même aperçue, les bras pleins de fleurs, des hommes vous entouraient, ils étaient beaux et élégants, en passant je me suis vu dans un miroir tout gauche, tout maladroit... Alors je suis revenu dans la salle. J'ai revu une fois de plus LA FUGITIVE ; je crois bien que je connais cette pièce par cœur et que je pourrais jouer n'importe quel rôle. Tenez, ça aussi c'est une idée qui m'est venue : si j'abandonnais mes études (tant pis pour mon tuteur, il dira ce qu'il voudra), si je faisais du théâtre, ce doit être un beau métier puisqu'il est le vôtre. Peut-être, ainsi, aurais-je un jour le bonheur de jouer un petit rôle à vos côtés. Même si cela ne devait jamais arriver, il me semble

que de faire le même métier que vous me rapprocherait de vous, mon beau rêve. Qu'en pensez-vous ? Répondez-moi, je vous en prie, répondez-moi. Il ne s'agit pas d'une lubie de jeune homme, c'est très sérieux. Je ne suis pas comme mes camarades, eux sont encore des gosses, moi je suis mûri par la souffrance, par la belle souffrance d'amour, d'amour de vous. Il faut que je vous le redise... Peut-être en mourrai-je mais vous n'en saurez rien, simplement, vous ne recevrez plus de lettres de ce pauvre François et entourée, adulée, vous ne vous en rendrez même pas compte. Il faut bien que meurent des fidèles pour les déesses. En attendant, l'autre soir j'ai été bien malheureux. J'avais repris courage à la fin de la pièce, je vous ai guetée à la sortie... Vous étiez au bras d'un autre, vous êtes montée dans votre voiture, et moi les larmes aux yeux, je suis retourné à ma pension, j'ai refait le mur et toute la nuit j'ai pleuré en serrant votre portrait. « Et si je vous le disais pourtant que je vous aime ? » Mais non, car je puis dire moi aussi : « Peut-être en ririez-vous » et ce serait terrible. Au revoir, Lucrece, mon amour, peut-être est-ce ma dernière lettre.

FRANÇOIS.



Une clarté vénéneuse sourd d'une perspective à la Chirico, par une fenêtre basse en arc outrepassé. Pend au mur une main indigo cloutée d'or, entre deux tableaux, deux poèmes graphiques d'une écriture à la fois savante et ingénue, aux tons brillants, que fixe un buste de Cocteau, narquois. Voici Jean Marais dans la prison des charmes, explorant un conte de fées, aux pages d'un livre ouvert sur ses genoux ; si différent de sa légende, de l'adolescent ténébreux, casqué de blond, aux bonheurs impossibles. Voici Jean Marais, souple et clair, fort et lumineux, le Jean Marais de tous les jours, qui, sous les portiques du Palais-Royal, se joue d'un automate fumeur et d'un chien.

Son visage n'est pas d'un rêveur inquiet, de l'amant légendaire d'Isolde la blonde. Il rayonne d'une sorte de justesse attique, point encore hiératisée par le cinéma et ses sortilèges. La vie a passé sur lui comme une eau claire.

Les injustices de certaine critique, les premiers baisers de la gloire, l'amitié d'un grand homme et l'amour de cent mille petites filles n'ont pas altéré sa spontanéité ni sa gentillesse. Marais se plie sans hésiter aux rigueurs de mon interrogatoire.

— Jeune, je voulais être acteur de cinéma muet, ce qui justifiait toutes les pareses. Je fus donc un déplorable élève, plus soucieux de peinture et de poésie que de logarithmes ou d'économie politique. Sitôt mes études terminées, et mal terminées, je me présentai sans succès au Conservatoire, puis végétau chez Dullin. J'y appris à aimer le théâtre et me forgeai moi-même ma propre culture. Je rêvais, à cette époque, de doubler Aumont, qui devait créer Les Chevaliers de la Table Ronde. Mais comment approcher Cocteau ?

— Œdipe, que vous avez joué au Théâtre Antoine, vous en fournit le prétexte.

— Des camarades m'avaient proposé un rôle dans cette pièce qu'ils montaient pour l'Exposition. C'était une chance inespérée. Je n'osais pourtant demander à Cocteau, présent

aux répétitions, de me faire confiance. Heureusement, Aumont, retenu par des engagements antérieurs, renonçait aux Chevaliers pour quelque film de cinéma. Et Cocteau me pria de le remplacer, à mon grand étonnement.

— Le cinéma vous découvrit aux Ambassadeurs où vous interprétiez Les Parents Terribles.

— Marais me considère avec inquiétude, sourit, puis :

— Après cette pièce, dit-il, mainte comédienne que je ne connaissais pas vint me féliciter dans ma loge. Seule Marguerite Jamois fut réticente : « Vous ne pourrez jamais jouer que cela », m'assura-t-elle. Pour lui prouver le contraire, je me consacrais à la tragédie.

On sait qu'au lendemain de la guerre, Marais monta aux Bouffes-Parisiens, temple de l'opérette légère, Britannicus, avec Dorziat et Reggiani.

— Je songeais depuis longtemps au personnage de Néron, mais je manquais alors de confiance et de capitaux. J'avais dessiné les décors et confectionné d'in vraisemblables costumes dans de vieux vêtements. Willemetz, en me prêtant son théâtre, Robert Piguet en m'arrachant à mes découpages vestimentaires, me permirent de matérialiser mon rêve. Et ma plus belle récompense fut d'entendre Rouleau me dire : « Marais, vous avez réussi ce que j'ai manqué. »

— Vous avez toujours aimé la tragédie, ce qui justifie votre bref séjour à la Comédie Française où, d'ailleurs, vous ne l'avez pas jouée.

— Les journaux ont grossi l'incident. Engagé, après une audition mouvementée, pour donner la réplique à Marie Bell, dans Phèdre, je n'en eus pas le loisir. M. Vaudoier m'offrit bientôt cette alternative : démissionner sans tarder ou renoncer à un film pour lequel

Premier jeune premier pour ces demoiselles depuis L'Eternel Retour.



La scène de la bagarre dans Voyage Sans Espoir valut à Jean Marais quelques semaines d'immobilité.

je venais de signer. Comme je n'avais pas les moyens de payer un dédit important, je démissionnai.



JEAN MARAIS DANS LA PRISON DES CHARMES

— Vous comptez vous rattraper, m'a-t-on dit, et vous sacrifiez provisoirement le cinéma à Racine.

— Je prépare une Andromaque que je compte jouer aux côtés de Marguerite Jamois, Alain Cuny et Michèle Alfa. J'en ai déjà prévu le décor et les costumes.

Marais a dessiné un curieux palais florentin anguleux et sombre, avec de brusques échappées de lumière.

— On me propose aussi une pièce nouvelle sur Néron. Ajoutez à cela le prochain drame de Cocteau. Ai-je le temps de penser au cinéma ? Et puis je veux attendre la sortie de Carmen.

Le théâtre nous aura servi de fil d'Ariane. Nous en arrivons à l'essentiel :

— Que demandez-vous au cinéma ?

— La poésie, répond-il sans hésiter ; une poésie dépouillée qui s'exprime plus par l'image que par le verbe. C'est à l'auteur du scénario qu'il échoit de la faire éclore. Je pense qu'il faut écrire un film comme un roman, ne rien laisser à l'improvisation, tout prévoir minutieusement par avance. L'idéal, pour un metteur en scène, serait de composer lui-même son action dramatique ; un sujet à passer de main en main risque de se déformer.

— L'Eternel Retour témoigne pourtant d'une singulière compréhension réciproque.

— Cocteau en avait scrupuleusement écrit et dialogues et mise en scène. Le manuscrit traînait, sans indication d'auteur sur la table de Paulvé, qui le lut, le trouva à son goût et décida de le réaliser. Delannoy qui aimait le sujet fut pressenti ; vous savez le reste.

— Votre rôle ?

— C'est déjà si lointain. Je suis fier d'avoir été choisi pour incarner Patrice, ce moderne Tristan. Et je souhaite aujourd'hui que Cocteau puisse réaliser La Belle et la Bête, un conte de fées cinématographique qui lui tient à cœur.

— On parlait également de La Princesse de Clèves, ce qui, au premier abord, semble paradoxal. L'anniversaire de Radiguet devrait suggérer aux producteurs de relire Le Bal du Comte d'Orgel. Quel admirable thème !

— A propos de Radiguet... dit Marais, et il montre un tableau que lui a inspiré un site familial à l'adolescent génial.

Car Marais n'est pas que le tragédien des fureurs raciniennes, un poète de l'expression ou le chevalier des ombres. Son pinceau en mains, il anime d'étranges floraisons, ouvre

aux plongeurs des étangs surnois où se mire le monde, rythme des cadences inespérées.

— C'est là que j'exprime le meilleur de moi-même, dit-il.

Pierre des VALLIERES.





POURQUOI he le Sauriez-vous pas?

PIERRE BLANCHAR

Né un : 30 juin.
à : Philippeville.
Engagé à l'Odéon débute dans Andromaque et au cinéma dans Jocelyn.

LISTE DES FILMS :

Jocelyn
Aux Jardins de Murcle
Juge d'Instruction
Arriviste
Le Joueur d'échecs
La Valse de l'Adieu
Le Capitaine Fracasse
La Marche Nuptiale
Les Croix de Bois
Mélo
Cette vieille Canaille
Au bout du monde
L'Or
La belle Marinière

Le Diable en Boutelle
Turandot
L'Atlantide
Les Bateliers de la Volga
Crime et Châtiment
Le Coupable
Mademoiselle Docteur
L'étrange Monsieur Victor
L'Homme de nulle part
Carnet de Bal
Le Secret d'une Vie
La Dame de pique
L'Affaire du courrier de Lyon
Nuit de Décembre
L'Empreinte du Dieu
La Neige sur les Pas
Pontcarral
Secrets
Un seul Amour
Le Bossu
(en cours de réalisation)



Et puis il y eut le PARLANT

On admet généralement que le premier sonore fut LE CHANTEUR DE JAZZ, qui arriva en 1928 à Paris comme une bombe dans le milieu cinématographique. En réalité, ce film fut le troisième important produit en Amérique, sans compter nombre de courts métrages, mais il fut le seul à traverser la mer. Les avis furent alors assez peu partagés ; à part quelques clairvoyants comme Alexandre Arnoux, personne ne crut au succès de la « curieuse » innovation. Les plus généreux accordaient vite au « sonore » en parallèle au « muet » qui ne pouvait mourir, le cinéma étant par définition un art muet. Les films américains parlants cette fois (le CHANTEUR n'était que sonore et chanté) arrivèrent sans que l'on s'émût dans la production française. Les spectateurs manifestèrent violemment, réclamant sur l'air des lampions : « en français, en français... » On commença alors à envisager de « s'y mettre ». Là aussi on admet que LES TROIS MASQUES furent la première tentative, alors qu'en 1928, déjà, Marcel Vandal présentait L'EAU DU NIL. Pourtant LES TROIS MASQUES d'Hugon marquèrent les vrais débuts, lamentables débuts. Les studios ne s'équipaient pas, on tourna

longtemps en Angleterre, à Elstree ; le premier grand film : LA NUIT EST A NOUS d'H. Roussel, avec Marie Bell et Jean Murat fut réalisé en Allemagne. LA ROUTE EST BELLE vient encore d'Angleterre, mais devant le triomphe de ce film, les directeurs de salles comprenant que le muet était bien mort et se décidèrent à s'équiper pour le son...

Les studios suivent. On

tourne enfin à Paris LE COLIER DE LA REINE.

Débuts laborieux, tandis que de son côté le cinéma allemand débutait par deux œuvres de classe : L'ANGE BLEU, de Sternberg (1929), avec Marlène Dietrich et MELODIE DU MONDE, de Walter Ruttmann, films qui furent longtemps interdits en France... Ce n'est pas si vieux que ça, pourquoi ne le sauriez-vous pas ?



Une scène des Trois

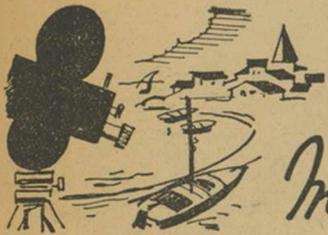


Il ne faut pas plaindre les metteurs en scène qui rencontrent des obstacles infranchissables. D'abord parce qu'au fond ça leur plaît, ensuite parce qu'ils finissent toujours par s'en sortir. Comme dit Pierre Fresnay : « Ce ne serait pas amusant, si c'était facile. » Lorsque l'on choisit un métier comme celui de metteur en scène, on sait qu'il va s'agir de réaliser un miracle à peu près quotidien. Il y en a qui font cela à grands coups de capitaux, cela donne parfois de bons résultats. Grémillon, lui, n'est pas de ceux-là. C'est un chercheur. Je me souviens d'une de ses premières tentatives : MALDONNE, d'après un scénario d'Alexandre Arnoux. Ce fut un échec, mais un échec intéressant et une prouesse, car il n'y avait pas beaucoup d'argent dans la caisse. Plus tard il réalisa LES GARDIENS DE PHARE et fut bloqué, avec sa troupe, dans le phare de la Vieille, par la tempête. Les deux vrais gardiens qui avaient vu venir avec joie la troupe de cinéma, commençaient au bout de huit jours à jeter d'assez inquiétants regards sur ces énergumènes qui contribuaient à raréfier le ravitaillement. Les années ont passé, le nom de Grémillon a grandi, il a trouvé des gens pour lui faire confiance, pour miser sur lui des sommes importantes. C'est un de ceux-là qui sont venus le voir un beau jour, il y a un peu plus d'un an. Il s'agissait de tourner un film d'aviation. Grémillon s'enthousiasma : une nature comme la sienne ne pouvait que rêver de faire un jour un film « en plein ciel ». Mais le film demandait des choses très simples, très compliquées en temps de guerre : tourner sur des aérodromes.

Evidemment, la solution facile se présentait, « claquer des millions », y aller à grands coups de décors. Grémillon, lui, n'aime pas ce genre de prouesse. Il lui fallait les grands espaces et le ciel immense. On fit les demandes, on fit des démarches insensées qui faisaient sourire les gens sérieux, mais il y a un dieu pour les fous, les autorisations arrivèrent. On commença à tourner... une expérience qui calmerait bien des aspirants vedettes. Le premier jour de travail sur le terrain, alerte ! On avait beau tourner un film de paix, les événements n'en tenaient pas compte. Et ce ne fut pas une alerte pour rire, le terrain fut labouré, les décors détruits, le matériel endommagé, quant à la troupe... Eh bien ! après le bombardement, on fit l'appel, tout le monde était là : Madeleine Renaud souriait, Vanel évoquait des souvenirs de l'autre guerre... On continua. Il fallut changer de terrain et l'expérience se renouvela, nouvelle alerte, nouvelle émotion, nouveau bombardement... On reprit sur un troisième aérodrome, on fit peindre en blanc la gare aérienne, camouflée, à la grande inquiétude des sentinelles. Grémillon tournait LE CIEL EST A VOUS, il ne voulait pas de bluff, pas de truc et le jour où un timoré vint lui dire : « C'est bien joli, LE CIEL EST A VOUS, mais vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que c'est la guerre », il eut cette réponse « historique » : « Je sais que c'est la guerre, mais ce n'est pas une raison pour ne pas faire de cinéma ! »

M. ROD.





J'AI VENDU Mon petit village

Je ne « suis pas dans le cinéma ». Les seules relations que j'entretiens avec le septième art (qu'ils disent) sont celles du monsieur qui paye de son bel argent le droit de vibrer, d'admirer ou de s'ennuyer devant un écran. Du moins telle était ma position jusqu'au jour fatal où je ne sais quel démon me poussa à faire plus ample connaissance avec la gent cinématographique. C'est cette expérience que je désire vous conter.

J'ai un ami qui aime écrire. La question de savoir s'il a quelque talent n'est pas à débattre ici.

Il m'annonce un jour qu'il venait de bâtir un scénario qu'un metteur en scène connu acceptait de porter à l'écran. Il me proposa de me le lire. J'acceptai d'enthousiasme. Soyons franc : le cinéma est entouré d'un tel prestige, s'aurole de telles légendes que peu de bourgeois résisteraient au plaisir de pénétrer un peu ses mystères glorieux. La lecture d'un scénario accepté c'est déjà une sorte de complicité délicate, une façon « d'être dans le coup ». La soirée fut charmante. L'histoire se déroulait dans un village de pêcheurs et mettait en action des personnages simples dont l'auteur s'attachait à rendre l'émouvante humanité.

Or je suis né voici quelques dizaines d'années dans une petite bourgade accroupie au soleil, quelque part sur la côte languedocienne, entre la mer et les étangs. C'est une contrée magnifique qui a été préservée de la gangrène du snobisme sans estivalants, sinon ceux que l'on envoie l'arrière-pays, sans littérateurs et sans peintres. Le pays a gardé, au sein d'admirables paysages d'eau et de sel, toute sa pure authenticité. Au fur et à mesure que se déroulaient les épisodes du scénario l'idée s'implantait en moi que mon village était le lieu rêvé pour lui servir de cadre. Quand mon ami eut terminé, je lui fis part de ma conviction en tels termes enthousiastes qu'il se rangeait aussitôt à mon opinion. Fâcheux enthousiasme. Un jeu de photographes séduisit le metteur en scène. On fit le voyage. La visite des lieux changea son inclination en emballement. L'artiste décida que l'endroit avait une gueule du tonnerre de Dieu et qu'on verrait ce qu'on verrait. C'est ce jour-là que je livrai mon petit village.

Pour moi le vival dans l'émerveillement. Je voyais dans ce profet l'occasion d'apporter à mon pays le ne savais quelle gloire universelle, d'en faire admirer la beauté au monde, de le rendre d'un coup célèbre, envié, heureux. De plus mon amour-propre était agréablement chatouillé à l'idée que je participais au film, que j'en serais le conseiller folklorique. On a ses faiblesses...

Bref je présentai mes cinéastes à mon petit village. Tous les habitants sont mes amis. Ils adoptèrent donc ceux que je leur amenais. On visita non seulement « les personnalités » du pays mais encore les plus humbles pêcheurs. On pénétra dans les milieux officiels qui se mirent entièrement à notre disposition et dans les plus modestes familles, dont les membres ouvraient de grands yeux ravis. Toutes les difficultés s'aplanissaient à peine énoncées. L'accueil dépassait toutes les espérances.

Ils étaient d'ailleurs bien sympathiques ces

gens de cinéma. Ils apportaient avec eux la boîte aux rêves... Le village allait vivre sur l'écran. Les habitants fourniraient une figuration sincère et haute en couleurs. Chaque fille s'interrogeait devant son miroir, rêvant : Pourquoi pas ? Chaque garçon faisait jouer ses muscles et entrevoyait obscurément de glorieux destins. Et puis, ils ne toucheraient à rien, s'accommoderaient de tout et si, par aventure, ils causaient quelque léger trouble ils sauraient le compenser largement. Les questions de prix ne comptaient pas. Dans tous les coins on me félicitait, on me remerciait d'avoir pensé à choisir le pays pour cet honneur et ce profit. Je m'épanouissais d'aise, faisais l'important, me mettais de recommander à mes amis cette jeune fille qui avait des dispositions, ce pêcheur au visage typique, cette maison qui ferait si bien à l'écran... On me demandait des renseignements, des détails sur les artistes, sur le film, sur la technique. J'étais sans cesse entouré, sollicité, questionné. Mon personnage s'était transformé et ma statue prenait corps rapidement. Un frémissement traversait le village. Ah !... que la troupe arrivait vite...

Elle arriva. Il n'y avait pas de musique à la gare car il n'y a pas de musique dans mon petit village et il n'y a pas de gare non plus. Mais dès



que le car qui transportait la bande se fut rangé sur la placette, toute la population fut là, émue, sympathique, les mains frémissantes d'applaudissements retenus. L'administration s'installa dans un local de la mairie et l'occupation commença.

Un mien cousin tient le café principal du pays : c'est dans sa salle que l'état-major du film établit son P.C. C'est là que se décidèrent les opérations de la troupe en campagne. Les habitués de l'apéritif et du mélange national se virent repoussés sur quelques chaises excentriques au long des murs. La troupe eut vite vidé les quelques bonnes bouteilles des étagères et de la réserve. Après quoi elle

devint sobre de liquide, sinon de gestes et de cris. On sut bientôt que le café était réservé à la troupe d'occupation.

De la salle on monta dans les étages où le metteur en scène découvrit une chambre idéale pour tourner la scène de la maladie. Aussitôt on rendit la pièce inutilisable pour son usage habituel, transformée qu'elle fut en studio improvisé...

De jour en jour la pleuvre étendait ses tentacules. On bousculait les meubles d'une habitation édue pour loger des projecteurs dans la salle à manger. On démeublait, on remeublait, on descendait les rideaux, on démontait les portes, on verrouillait les fenêtres.

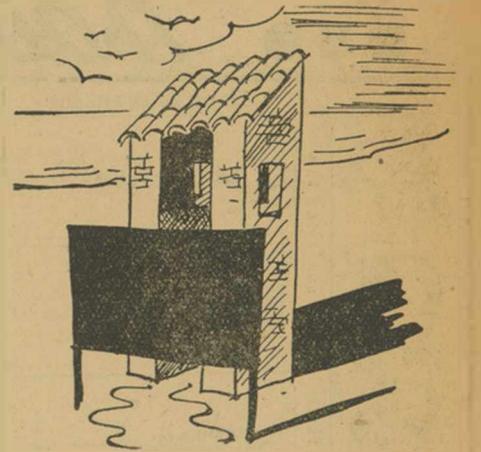
Quand on tournait c'était une autre histoire : une partie du village était consignée avec interdiction de dépasser la limite tracée... Pour aller à la fontaine faites le tour, pour la boulangerie attendez la fin de la prise de vues, il faut ce qu'il faut. Mais le plus beau c'était la nuit. Le « tournage », comme ils disent, se prolongeait jusqu'à deux heures du matin. Le village ne dormait plus. Derrière la corde qui barrait la petite rue s'écrasait toute la jeunesse. Le garde-champêtre ne suffisait pas au service d'ordre. Par moments la voix irritée du metteur en scène gueulait : « Voulez-vous la fermer, bon Dieu... Si vous continuez je vais vous faire foutre le camp... Si on vous permet de rester là soyez au moins raisonnables... »

Je trouvais cette phrase grande comme l'antique. Le matin le village se traînait comme après une orgie. Et on cherchait où était la troupe. On n'avait pas à chercher longtemps... Ce jour-là ils avaient mobilisé les barques. Le régisseur passait en trombe cherchant des chandails, des avirons, un chien, un flic, un figurant bénévole. Un assistant courait au camion de son. On tombait sur la troupe inactive groupée autour de la caméra dans le quartier en état de siège : ils attendaient pour commencer que le soleil apparut.

Alors commença l'ère des réclamations. « Ils » avaient promis de payer largement et voilà que l'administrateur discutait pour chaque objet loué. Plus question de cadeau, de largesses de compensation, on ne porta plus rien. Le Pactole entrevu se réduisait à de maigres sommes arrachées au prix d'âpres discussions.

Les relations tournaient à l'aigre. Les rêves de la lune de miel s'étaient transformés en sordides réalités. De leur côté les gens du cinéma s'étonnaient et s'indignaient. Ah ! c'était bien toujours la même chanson : les indigènes s'étaient vite mis à la page... Ils considéraient le cinéma comme une vache à lait dont il fallait tirer le maximum... Croyez-vous, ce bonhomme qui demandait quelque chose parce qu'on avait utilisé sa maison... et celui-là qui réclamait parce qu'on lui avait égaré un vieux chandail... et cet autre qui s'était joint à la flottille des barques sans qu'on le lui demandât et qui prétendait recevoir une indemnité... et ce dernier...

Le plus triste pour moi c'est qu'il y avait quelque chose de vrai dans ces plaintes et ces récriminations. Indubitablement les villageois couraient après les petits profits, les coups de



resquille. Ils sollicitaient, réclamaient, discutaient comme des marchands. En constatant ce changement dans leurs habitudes j'eus biens de l'amertume et du regret au cœur.

Heureusement les exténués tous haient à leur fin. Je n'osais plus revenir régulièrement au village. A chaque coin de rue, dans chaque maison je devais subir les plaintes véhémentes des uns et des autres. Il s'en fallait de peu qu'ils me rendissent responsable d'avoir fait fondre cette plaie sur leur pays. Je me défendais mollement, sachant qu'ils n'avaient pas tort. Je payais ma trahison et je ne pouvais même pas jeter dans le temple mes trente deniers, ne les ayant pas touchés. Enfin je bus mon calice jusqu'au bout, évitant par une diplomatie de tous les instants que les relations entre mes villageois et mes « amis » ne tournassent au pire. Ah ! il était joli le conseiller folklorique !

...Et un matin il n'y eut plus personne. La caravane avait filé sans crier gare. Elle plaquait les derniers litiges, elle abandonnait le village à la fièvre qu'elle avait fait naître, emportant dans ses boîtes cylindriques les paysages et les visages marins. Elle avait bien détruit, bien gâté, bien pourri. Pourtant elle laissait un souvenir durable ; une petite pissotière de briques édifiée dès les premiers jours pour parer au manque d'édicules semblables, à l'usage des boit-sans-soif. Ça faisait plus riche que d'aller à l'étang.

Ce monument demeurera dans mon petit village pour maintenir quelque temps le souvenir de leur passage. Il ne servira d'ailleurs pas, car avec leurs saines habitudes revenues mes concitoyens sont retournés à l'étang.

Mais je goûte assez le symbole. Pour moi je laisserai passer du temps avant de revenir à mon petit village. C'est plus prudent. Mais je ne conseille à personne d'aller proposer aux habitants de se prêter à une nouvelle expérience cinématographique. Ils sont vaccinés. Et il doit rester des fourches et des tridents dans les maisons, à défaut de fusils.

P. C. C.
Emilie CARBON.



... Mais ils vont tous au cinéma !

	Ils ou Elles aiment	un Peu	Beaucoup	Passionnément	à la Folie	Pas du tout	
	10 à 18 ans Le cinéma à fond	le cinéma pendant les heures de cours	Louis Jourdan (romantique)	le gros plan final (jamais assez bien)	R. Rouleau (quelle allure et quel sourire !)	Ginette Leclerc	
	18 à 20 ans le cinéma mais pas seules...	Micheline Presle (elle n'est pas mal)	Les histoires « vraies »	les drames sentimentaux qui finissent mal	Jean Marais (et elles le lui écrivent)	Fernandel elles se reprochent de rire	
	20 à 24 ans le cinéma... (c'est amusant)	Roland Toutain	LE CORBEAU (c'est profond)	Sans lendemain (c'est la vie !)	Pierre Blanchar (intelligent et passionné : le rêve)	René Lefèvre il les met en botte)	
	24 à 30 ans le cinéma. (mais pas tous les films)	Raymond Bussière (il est impayable)	Ed. Feuillère (ce qu'on peut faire si on est une femme intelligente)	les films spirituels ou, nuance, ceux qui font penser	Pierre Fresnay (intelligent et sarcastique)	Les ingénues en général. Odette Joyeux exceptée.	
	30 à 35 ans le cinéma, en soirée	papoter aux entr'actes avec leurs amies	Lucien Coedel (c'est un homme)	les films d'il y a dix ans (elles y allaient en bande)	n'exagérons pas !	Madeleine Sologne c'est fabriqué)	
	35 à 40 ans le cinéma une fois par semaine	les films policiers (ça les distrait)	André Luguet (il a de la classe)	(indiscrétion)	Personne. Mais leur fille adore Jean Marais	Rellys	
	40 à 48 ans le cinéma et le « foot »	La négresse de Voyage sans Espoir (à cause de Boudelairé)	René Dary et LE MASQUE NOIR	les histoire de gangsters	Suzy Carrier	Raymond Rouleau (trop suffisant)	
	48 à 20 ans le cinéma mais un peu moins	les sports dans les actualités	Gaby Andreu	Micheline Presle (intelligente)	...rien à voir avec le cinéma	Jean Marais grande réussite d'un bon photographe)	
	20 à 24 ans le cinéma mais pas seuls	la femme qui est à côté d'eux si elle est jolie	Ginette Leclerc (et ils s'en vantent)	les critiques vaches	Les Mystères de Paris ...à dix pour rigoler.	le documentaire en général ils en ont marre de s'instruire	
	24 à 30 ans le cinéma, la vie est si embêtante	le documentaire (il y en a de bien)	Fernand Gravey (la revanche de l'homme moyen)	Marie Déa... si on veut	elles sont toutes les mêmes	qu'on leur interdise de fumer)	
	30 à 52 ans le cinéma mais pas debout	Sinoël (il est plein d'esprit)	Louis Salou (ça c'est un comédien)	Madeleine Sologne c'est personnel)	plus personne	Pierre Blanchar il est crispant)	
	55 à 40 ans le cinéma (il faut faire des concessions)	B. Brunoy (c'est une vraie femme)	Les documentaires sur les Colonies. (Ah! s'ils étaient plus jeunes !)	le french cancan (mais il est trop rare)	rien ! mais sans rire	celui qui fait la noce dans Monsieur des Lourdes	



DITES-MOI M'sieu TRÉNET...

En principe on finit toujours par atteindre un savant ou un chef de gouvernement... Mais pas Charles Trénet. Voyons, voyons, le Dieu du Swing, l'Empereur de la peuplade des zazous... Quand on se présente pour l'interviewier on se fait répondre qu'il « faudra lui demander s'il veut bien recevoir ». Lorsque l'on a un rendez-vous on vous déclare qu'il n'est que midi, que le dieu dort et qu'il est interdit de le déranger avant qu'il n'en ait manifesté le désir. Enfin à deux heures par l'interposition de deux personnes, le « maître » déclare qu'il

faut qu'il se restaure, qu'il se douche, qu'il s'habille et que dans la journée il est envisageable qu'il daigne recevoir pendant l'entracte de son tour de chant... A ce moment on commence à avoir compris et à dédier au chanteur ce qu'il adresse naguère au public houleux. Avis aux admiratrices ! Charles Trénet se prend tout à fait au sérieux. On a enlevé toutes les glaces dans les chambres d'hôtels où il s'arrête, car cela le fatiguait, il était obligé de saluer chaque fois qu'il apercevait son image.

R. M. A.

DONNEZ LEUR... DES IDÉES

Les journalistes et même ceux qui collaborent à La Revue de l'Écran sont des gens qui se piquent d'avoir des idées personnelles et par dessus le marché de vouloir les imposer aux autres. C'est un point de vue, mais puisque nous avons, ici, pris l'habitude d'établir avec nos lecteurs un contact plus direct qu'il n'est habituel, nous allons vous demander aujourd'hui de « passer la commande ». Vous connaissez nos collaborateurs, celui-ci ou celui-là vous semble désigné pour traiter tel ou tel sujet : demandez-le lui... et vous aurez satisfaction dans un très prochain numéro.

Adressez vos demandes :

M... (Bessy ou Gallet ou Bry ou R.M. Arlaud),

Secrétariat de Rédaction de la Revue de l'Écran

Les clichés publiés dans ce numéro ont été visés R.R. de 8207 à 8259.

Jean GIRAUDOUX n'est plus

Il a fallu la mort brutale de Giraudoux et les classiques néocrologies pour que nous ayons pris l'âge de cet écrivain : 62 ans. Quel étonnement pour tous ceux qui n'étaient pas ses proches amis. Nous avions l'habitude de considérer Jean Giraudoux comme un « jeune ». En réalité il l'était, il l'était même tellement qu'il n'avait pas besoin des artifices de l'âge. Il aurait pu reprendre ce mot fameux : « Tout le monde peut être jeune à vingt ans, à soixante c'est un art ». Le public du cinéma, le grand public qui ne va pas au théâtre et qui peu ignorait souvent Jérôme Bardini ou Siegfried ou Elected. Bien des lettrés le considéraient comme un classique un peu austère car il aimait à enrober d'une forme esotérique une ironie constante et aigüe. Il n'avait pas fini de surprendre et c'est ainsi qu'il se révéla à ce « grand » public en dialoguant *La Duchesse de Langeais*, réussissant ce tour de force qui consistait à faire une nouvelle œuvre de réelle valeur littéraire sans trahir Balzac. La seconde expérience *Les Annaes du Pêcheur* fut plus marquante encore, c'était un véritable jeu très victorieux avec la difficulté. On attendait une troisième expérience avec impatience, car Jean Giraudoux enrichissait tout ce qu'il touchait. En abordant le cinéma, il s'était mis à la tête de ceux qui sortaient de l'ornière qui pouvaient toutes grandes à l'écran des portes qui s'étaient fermées depuis bien des années. Il ne leur plus attendre, il n'y aura jamais de troisième expérience.

RÉPONDEZ
à nos
ENQUÊTES
sans
TARDER.



C'ÉTAIT EN 1900

Un beau jour, le cinéma fit une découverte, tout arrive. Il découvrit une époque. Alors que l'on se cantonnait dans le XVIII^e siècle, riche en fiers atours et beaux décors, alors que les Romains avaient un succès certain avec leurs toges, leurs fêtes et leurs esclaves, leurs gladiateurs et leurs lions mangeurs habituels de chrétiens et de chrétiennes aux robes adroitement déchirées, quelqu'un dit : « Pourquoi pas 1900 ? » Gros succès comique, comme il se doit :

Et puis petit à petit, tentative après tentative, on vint à se dire : « Après tout, c'est vrai ça, pourquoi pas 1900 ? » 1900 c'était le temps où la vie était belle ; 1900 c'était la belle époque,

déjà le charme de la vie moderne mais encore tout celui de l'époque défunte. Du cinéma cela passa dans la vie, la mode alla faire des emprunts à 1900 -- elle continue -- le théâtre, le music-hall découvrirent 1900. Du même coup on trouva que 1900 c'était bien court. Que faire en une seule année ? Et tout aussitôt on mit sous le vocable 1900 une période qui commence pas bien longtemps après 70 et qui arrive aux portes de 1914. Comme disait un vieux boulevardier, le dernier naturellement : « 1900, c'est un demi-siècle. » Et voilà pourquoi la veine de 1900 n'est pas près de disparaître.

Mais on ne pouvait pas faire que des films 1900, il

existe quand même une époque contemporaine, où la vie est peut-être moins drôle,

...Alors on a trouvé le moyen de tout concilier : le film en deux temps. C'est ainsi que *Pierre et Jean* a subi quelques transformations qui, peut-être, auraient surpris Maupassant, mais qui « adaptent » le roman aux besoins du cinéma.

En réalité, il eut été anormal de faire de *Pierre et Jean* un récit pittoresque par son décalage d'époque, alors qu'il fut écrit, bien planté dans la vie.

Mais 1900 est venu au secours du scénariste. Il n'y a pas seulement la douleur de la mère vieillissante à qui ses fils viennent reprocher son passé, il y a aussi ce passé. 1900, ce passé ? Mais oui, voyons puisqu'il se passe en 1913, juste avant que ne se déchaine la première de nos tragédies contemporaines.

1900, Renée Saint-Cyr pourra coiffer un canotier « à la cycliste », elle pourra avoir son histoire d'amour dans les guinguettes qui sentent la friture. Elle pourra rêver en fredonnant *La Valse brune...* « C'est la valse brune, des chevaliers de la lune... » Que de souvenirs ! Et lorsque les « jeunes » sortiront de la salle ils entendront, une fois encore, les parents hocher de la tête en leur confiant : « C'était quand même le bon temps. » A l'époque où nous sommes nous voulons bien le croire ! Pour compléter la satisfaction générale, Renée Saint-Cyr pourra à son tour « vieillir son personnage » pour la première fois, parce que dans *La Symphonie Fantastique*, si Berlioz vieillissait, elle, frappée d'une grâce spéciale, tout comme le baron de Munchhausen, avait droit à l'éternelle jeunesse.

A.

REFLETS DU MONDE... ...IMAGES de LA VIE

par PIERRE des VALLIÈRES

Grâce à quelques cinéastes de bonne volonté, qui ne méritent ni leur temps ni leur peine, le documentaire qui avait condamné aux oraisons forcées à perpétuité, s'élève de la banalité hypocrite qui le caractérisait trop souvent de puis l'armistice, pour cerner, d'un trait amer, les grands préjugés de toujours qui sont ses frontières. Aussi Marcel Ichac qui choisit pour cadre à l'apprivoisement de la montagne par l'homme, ces *Aiguilles du Diable* qu'Armand Charlet, le premier, a vaincues, et obtient notre audience, en dépit du préjugé défavorable qui s'attache à une telle entreprise, après les russites d'un Luis Trenker, revalorise... il, au prix d'une invention discrète et d'une technique dépoluée, un genre ennuyé et qui nous promet encore, avec de trop rares joies, le coup de digestions difficiles.

Car il sort chaque semaine de nouveaux documentaires, quoique la pellicule soit mesurée aux réalisateurs. Et l'on s'étonne de retrouver mathématiquement sur les génériques qui les précèdent, les noms de marchands de soupe notaires, alors que les véritables artistes, ceux qui ont fait leurs preuves et que la critique indépendante a consacrés méditent sur les bienfaits de l'économie dirigée et exploitent le péché d'avoir du talent.

Profitez donc de l'oublier qui vous sera donnée d'applaudir l'œuvre méritoire de Marcel Ichac. A l'Assaut des Aiguilles du Diable, que le Congrès du Documentaire a couronné et qui méritait cette distinction vaudra à son auteur de saine loisirs, au grand air puisqu'il aime l'alpinisme. Dénéchez-vous avant qu'on ne vous offre un bon petit Ginet orthodoxe de derrière les fagots, dont vous ne retiendrez rien hormis le souvenir d'avoir dormi. Si vous faut un étalon pour saouler mieux encore les étonnantes prouesses d'Armand

Charlet ni conducteur et premier de cordée, songez à la *Symphonie Montagnarde*, mais vaiss avec persévérance, inutilité même. Ne tardez pas, le film est bon et risque de ce fait de voir sa carrière singulièrement abrégée.

Le responsable de *Glaciers* ne prétend pas marcher sur les brisées de M. Ichac et nous donner ce coup de poing de la beauté « qui étiole le cœur ». C'est un modeste sans doute et qui nous offre la lanterne magique. Ces *Glaciers* la nous rappellent les cartes postales en couleurs, délices de M. Perlechon et de Tartarin, qui nous enchantèrent à cinq ans. Hélas, nous avons mûri et les cartes postales ne sont plus et couleurs. A racher de la pollution, il eût été préférable de la gâcher intelligemment. Dia-



A l'Assaut des Aiguilles du Diable, de Marcel Ichac.

ble ! manquerait-on d'imagination ? Et le retour à la terre dont on ne se lasse point surtout en période de bombardement. Et les écoles de mousse qui préparent chaque année mille petits français aux métiers de la mer en attendant que nous ayons des bateaux ? Et nos vaillantes jeunes filles... etc... ?

Il nous reste heureusement *Esprit d'Equipe* et *Défense passive*. Nous aimerions serrer la main de leurs auteurs, qui, en service commandé, ont fait galement leur devoir ; leur serrer la main seulement, et non les féliciter, parce que le résultat n'est pas très encourageant. On ne réussit pas tous les jours de bons films avec de bons sentiments. Evendons-nous nous ne discutons pas l'opportunité de ces bandes que nous souhaiterions pourant d'une facture plus ingénieuse, plus nuancée, plus subtile. C'est de la grosse propagande sans maître, couronnant d'excellentes intentions un peu covantes qui assomme plutôt qu'elle ne frappe.

Nous nous étions promis, pour terminer, de passer sous la toise commune la *Grande Lucie* et *Bandits d'eau douce*. De celui-là, avec la meilleure volonté du monde, nous n'avons gardé aucun souvenir. Nous serions incapable d'en rappeler le sujet, prouve que le film n'a de mérites écolais ni de fautes oratoires. Pour *Bandits d'eau douce* qui retrace en des images claires et limpides — c'est bien le moins en l'occurrence — les mœurs curieuses des truites, nous y avons pris le plus vif plaisir. Un commentaire amusant qui aurait aimé à être travaillé, accompagne une action agréable sans prétention et d'une technique parfaite. L'opérateur joue avec intelligence de sa caméra et saisit l'essentiel de son sujet. Et les figurantes ! il y a une truite qui a le sourire de Michèle Alfa ! On en mangerait.

La Critique

LA RABOUILLEUSE

On ne saurait rendre Fernand Rivers responsable des... disons modifications, apportées à l'œuvre de Balzac. M. Emile Fabre, lorsqu'il transposa le roman pour la scène, s'en était chargé. C'est lui qui fit chasser la Rabouilleuse et mourir le colonel Brideau. De cette façon, c'est moins long, et puis c'est plus moral parce que la fin balzacienne, avec le vieux Rouget sombrant dans la débauche et y laissant sa peau, la Rabouilleuse devenue Madame la Colonelle Brideau et crevant sur un grabat, le soudard enrichi laissant moisir sa mère et son frère dans la misère, tout cela appartient peut-être à la littérature française mais aurait fait rougir les censeurs moralisants. Alors, prenons l'histoire comme on nous la présente, et reconnaissons qu'elle se défend. Avouons même un certain étonnement, car rien dans l'œuvre de Rivers nous permettait d'attendre une œuvre d'une certaine consistance. Cette fois-ci c'est sérieusement travaillé et on lire des effets, un climat réel de moyens qui se comprès n'ont rien des habituels éparpillements de millions. A vrai dire et dussé-je me faire traiter de croquant (pardon Benjamin ! je prouve que cela vaut bien PONTCARRAL) le même j'irai peut-être jusqu'à préférer cette *RABOUILLEUSE* à l'œuvre gonflée et prétentieuse de Delannoy. Peut-être Gravey est-il fortement responsable de cette impression car, soudard pour soudard, le sien, malgré ses effets massifs, malgré sa grosse voix, malgré ses trucs, et plus convaincant que celui de Blanchar... Et puis il monte autrement mieux à cheval, même si Blanchar n'était pas déshonorant en cet exercice. Suzy Prim est une Rabouilleuse dot les intonations ou les rires soudainement vulgaires arrivent à causer un malaise, mais ceci est précisément dans la compréhension du rôle. Jacques Erwin une fois de plus déçoit. Il ne suffit pas d'être beau garçon et le duel au sabre ne fait que bien peu d'effet, surtout si on le compare à cette charge à... deux chevaux qui enterre, et de loin, le prétentieux morceau de bravoure du Colonel Chabert.

R. M. A.

UN SEUL AMOUR.

Le montage « anecdotique » fit grand bruit naguère lorsque sortit Thomas Gardner. C'était nouveau de raconter une histoire non plus dans l'ordre chronologique mais selon les hasards des témoignages.

Pierre Blanchar, réalisateur, reprend le procédé, ce qui lui permet de commettre une grosse gaffe : celle de nous montrer dans la première partie de l'histoire la mort de l'héroïne. A partir de ce moment, c'est fini, le peu d'intérêt que l'on portait à ces personnages disparaît complètement. Par ailleurs, Blanchar termine son film par un petit voyage dans l'eau de la, ce qui lui permet de recommencer son grand « truc » de la surimpression utilisé dans *Secrets*. Tout ceci et surtout tout le reste du film, semble bien prouver que les deux côtés de la caméra ne sont pas aussi favorables à Pierre Blanchar ; le comédien même en souffre car son conte de Clergues, dirigé par lui-même, est glacé, on attend qu'un peu de mouvement se mêle à cette idylle froide qui n'aime pas une heure de projection, lorsque l'on emmure vivant ce pauvre Julien Bertheau... Ce n'est pas la peine d'être le premier des jeunes premiers romantiques contemporains, pour se faire emmurer dans la peau d'un triste personnage. Quant à Micheline Presle, dont on attendait le retour, qu'elle revienne vite, vite, à la fantasia.

VAUTRIN.

Pierre Billon avait en main un sujet qui, pour être du Balzac copieusement tripotouillé, n'en avait pas moins des atouts énormes. Gros effets, grande classe mélodramatique. A cela on ajoute de gros moyens matériels, une évidente richesse de réalisation. Il n'y manquait qu'un peu de flamme pour faire un super *Monte-Cristo*. On est loin du compte, l'œuvre, excessivement bien défendue par la plupart des interprètes ne sait pas éviter l'ennui, on s'agit sur son fauteuil une bonne demi-heure avant la fin. C'est excessivement dommage. On ne peut d'ailleurs jamais dire que c'est mauvais ; non, c'est de l'excellent métier, c'est propre, bien habillé, cela ne manque pas d'un certain poids. Il vaut peut-être mieux que Billon ait évité les effets car lorsqu'il s'y risque — une seule fois — dans la scène où les dames du grand monde arrachent au juge d'instruction la déclaration de Lucien de Rubempré, c'est instantanément du haut grotesque. Michel Simon, en annonçant à qui voulait l'entendre qu'il allait quitter le cinéma a fait à ce film une publicité supplémentaire.

Il a d'excellents moments mais semble bien avoir rapporté de ses voyages une prédisposition au genre théâtral ; quel dommage qu'un grand comédien ne puisse que bien rarement rester un grand comédien !

Madeleine Sologne se débarrasse mal de *L'Eternel Retour*, elle se croit obligée de jouer intelligent. Elle l'est d'ailleurs car elle se sort fort bien d'un rôle impossible pour elle et fait de la « fille Gabseck » une amoureuse propre et pudibonde assez imprévue.

Michèle Lahaye, dans *Mme de Cerizy* est décidément ravissante et peut aspirer à faire une vraie carrière cinématographique. Louis Seigner charge le personnage de Nuncingen mais avec une maîtrise qui impose la répugnance de son personnage. Georges Marchal sait décidément n'être pas qu'un beau garçon.

Voilà donc, le dernier Balzac — avec *La Rabouilleuse* — qu'il nous soit donné de voir, puisque les emprunts à ce romancier ont été enfin interdits. L'escroquerie devenait en effet un peu gênante.

R. M. A.

LA FERME AUX LOUPS.

Ah ! quand même, M. Carlo Rim s'est brusquement souvenu qu'il ne manquait ni de talent, ni de fantaisie. Il était temps. L'essentiel était que cela lui revienne et la rentrée de l'esprit de Carlo Rim se fait dans *LA FERME AUX LOUPS*. On ne raconte pas une histoire policière, on raconte deux éléments : humour et intrigue se développent sans se nuire et en gardant leurs effets respectifs. Enfin et cela ne gâche rien, c'est parfaitement dialogué. N'allons pas jusqu'à dire que les effets les plus drôles soient rigoureusement inédits mais ils sont justement placés, adroitement « adaptés », qu'on s'amusera et de la plus agréable façon.

D'ailleurs Richard Poirier, qui ne sera jamais un grand maître, nous a donné l'habitude d'un travail toujours très bien fait, il ne se dément pas. Toutes les scènes de la baignole de François Pérler sont parmi les excellentes du genre, puisque l'on en est à François Pérler, saluons une fois de plus, il n'a pas fini de nous surprendre, celui-là. Voilà ce que c'est qu'un comique.

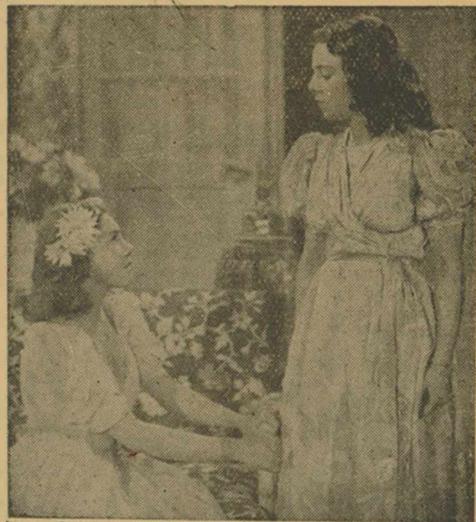
Les autres, Meurisse en tête, sont parfaits, mais Pérler fait de l'ombre autour de lui.

R. M. A.

Les Jours Heureux, version cinématographique marquèrent la rentrée de Juliette Faber.

Mariée pour rire quinze fois par jour avec François Périer dans Mariage d'Amour. (Photo Continental Films).

Et Picpus où elle ne faisait pas grand' chose aux côtés de Préjean promu Commissaire Maigret (Photo Continental Films)



JULIETTE FABER

fille labarieuse



Elle déclara un jour que le cinéma était un métier impossible. On doit penser à tant de choses, ajoutait-elle que bientôt on ne pense plus à rien. A cette époque on tournait *La Vierge Folle*: elle débutait au cinéma. Brune, faussement gaie (car elle a quelque chose de réfléchi, de sérieux, qui détonne avec sa silhouette), on l'avait entourée d'une formation pleine de talent et d'expérience : Victor Francen, Gabrielle Dorziat, Annie Ducaux. Comment se défendit-elle ? Par à-coups. On la sentait gênée et ambitieuse, désireuse de bien faire, peut-être de faire un coup d'éclat. Et avec ça, même après le bout d'essai, l'impression de passer encore un examen.

Or, des examens, elle commençait à ne leur connaître qu'une issue... fatale. Recalée trois fois au Conservatoire, entre seize et dix-sept ans, elle était désespérée. Il fallut que des amis la recommandent à Jean Wall qui dirigeait alors le Théâtre de l'Arbre Sec pour qu'il l'accueille et lui

redonne confiance. Elle travailla pendant des mois avec gravité. Et, un jour, on la convoque, au Michel. Claude André Puget est là. Il cherche une Pernelle pour ses *Jours Heureux* et tandis qu'il lui tend le manuscrit, Juliette s'emballa intérieurement contre cette trop grande précipitation. Quoi ! il faut qu'elle déchiffre là, elle va se troubler, se mettre en colère, mais elle se ressaisit, commence à lire quelqu'un qu'elle ne connaît pas lui donne la réplique... Et à la fin de la scène, une autre réplique : « Continuez... »

On sait quelle étonnante carrière théâtrale firent *Les Jours Heureux*. Lorsqu'on décida de porter la pièce à l'écran, Juliette reprit son rôle. Entre temps elle avait déclaré qu'elle abandonnait le cinéma et elle s'était mariée. Répondant dernièrement à une de nos enquêtes elle ajoutait que son plus cher désir était d'être maman. Son vœu vient d'être exaucé et le théâtre, avec une autre pièce de Claude André Puget : *Le Grand Poucet*, le théâtre vient de la reprendre. Tout ce qu'elle a fait au cinéma ne la satisfait pas outre mesure, elle a pour elle-même une sévérité que rien ne décourage mais elle est également persuadée qu'il n'y a pas de défauts, pas d'obstacles qu'on ne puisse surmonter. Et il est extrêmement sympathique de voir une jeune première avoir ce front lûtu, cet air buté, un sérieux de grande personne et une gaieté brusque d'adolescente. Elle est modeste,

presqu'effacée. A travers *Les Inconnus* dans la *Maison*, *Mariage d'Amour*, *Picpus*, *Au Bonheur des Dames* (où on la voyait peu) elle poursuit son travail de perfection, elle apprend lentement, mais sûrement, un métier qu'elle estime, qu'elle aime et qui, pour elle, a droit à tout son respect.

Elle a pour lui, et pour elle, des idées et des désirs. Le plus cher serait d'incarner Hazel, l'héroïne de *Mary Webb*. Avec l'entêtement et, pourquoi pas ? la volonté qui sont les siens, elle y parviendra. Dut-elle attendre des années et dire, d'ici là, qu'elle renonce au cinéma : ce métier impossible.

Gef GILLAND.

Le prochain numéro de
**LA REVUE
DE L'ÉCRAN**
paraîtra
le 24 Février 1944
La Semaine prochaine
lisez **FILMAGAZINE**

aujourd'hui et DEMAIN

Liliane Maigné qui fit partie de la distribution du Corbeau, tourne actuellement dans Cécile est morte, mise en scène de Maurice Tourneur.

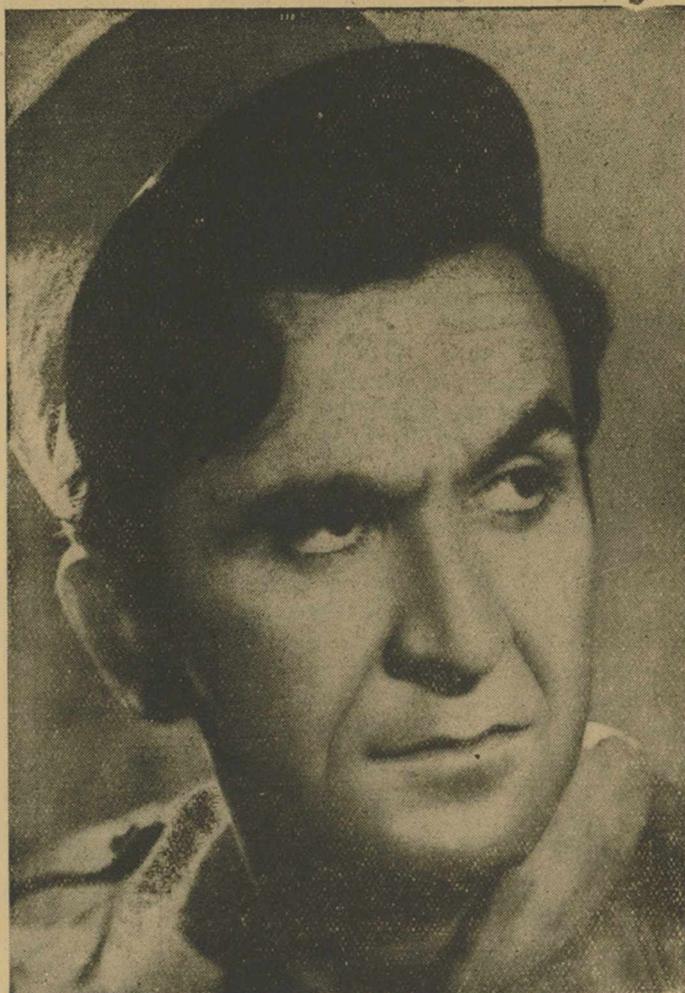
Michel Simon va faire sa rentrée au théâtre en mars prochain dans une pièce qui avait été écrite pour lui avant la guerre.

René Dary, Jean Mercanton, Raymond Bussières et Eliane Charles jouent au théâtre de l'Avenue : L'École des Faisans, comédie de Paul Nivoix.

Henri Decoin va tourner une vie de Marceau, adaptée par Marcel Rivet. On parle de Louis Jourdan pour... Jourdan.

Zwoboda qui mit en scène Croisières Sidérales réalise actuellement Farandole, film à sketches.

Voici les principaux interprètes de Farandole que réalise André Zwoboda : Gaby Morlay, Lise Delamare, Paulette Dubost, Jany Holt, André Luguet, Bernard Blier, Louis Salou, Alerme et Alfred Adam.



Une nouvelle figure apparaît dans le film qu'a terminé Joannon : Le Carrefour des Enfants Perdus, celle de A. M. Julien. Nouvelle ? voire il y a bien longtemps que le théâtre connaissait Julien qui créa, aux Quinze cet étonnant Tarquin du Viol de Lucrece. Tous les music-halls virent l'année suivante Julien : il s'agissait de ce numéro remarquable de duettistes : Gill et Julien. Depuis sa retraite, Julien était, il est encore, rédacteur en chef de Vedettes. Il devait bien tôt ou tard apparaître sur l'écran.



Serge de Poligny tournera à une date non encore arrêtée La Fiancée des Ténébres, avec Pierre Richard Wilm. Chef opérateur Roger Hubert.

André Claveau débute probablement au cinéma dans La Sérénade Bleue ou L'Assassin chantait que mettra en scène Christian Stengel.

Georges Rollin sera avec Jean Tissier et Carette, un des interprètes principaux du Merle Blanc, scénario de Henri Clerc et Alfred Machard, réalisation de Jacques Houssin.

Les prises de vues du Dernier Sou interrompues par la maladie de Ginette Leclerc, vont reprendre sous peu.

On annonce la première mondiale de La Rabouilleuse, mais cet événement n'a pas eu lieu à Paris. Cela n'a rien de surprenant l'habitude est prise de décaler ces sortes d'avant-premières mais Rivers au lieu d'aller projeter son film à Issoudun où se situe l'action, a voulu réserver cette primeur à Salon-de-Provence, son pays. « Il est normal que cette première ait lieu à Salon, se plait à dire Rivers, puisque c'est à Salon que je l'ai fait... Et si l'on s'étonne, Rivers de préciser que si le « tournage » de ce film fut un record de vitesse — moins d'un mois — c'est qu'un minutieux travail de préparation avait duré plus d'un an, dans sa retraite provençale. Trois semaines de Paris, un an de Salon... le film appartient bien à la Provence.

Marcel Achard revient à la mise en scène (il réalisa jadis à Hollywood Folies Bergères avec Chevalier). Il tournerait sous peu un scénario de Marcel Rivet : Portrait d'un Assassin.

Georges Lacombe commencera en mars Curieuse Histoire, avec André Luguet et Annie Ducaux.

Madeline Robinson remplace Jany Holt dans L'Or du Cavalier.

LE FACTEUR..

Raymonde B. à Marseille. — Merci de vos encouragements. Oui, j'aime aussi beaucoup Raymond Rouleau, mais je trouve que depuis quelques temps il en fait vraiment un peu trop. Vous lirez bientôt d'autres enquêtes parmi les lecteurs. Nos lecteurs ont prouvé qu'ils étaient très contents de ce contact établi entre les comédiens et eux-mêmes.

Clotilde V., à Bourgoin. — Nous avons déjà parlé du Voyageur sans bagage et nous en parlerons encore dans les semaines à venir. Vous verrez bientôt « Les Aventures fantastiques du Baron Munchhausen » procédé Agfacolor avec Hans Albers, Brigitte Horney, Ilse Werner dans les rôles principaux.

Lucette L., à Limoges. — Vous n'aimez pas Mlle Sologne, c'est votre droit, mais pourquoi affirmez-vous que nous n'avons aucune considération pour le talent d'Annie France ? C'est sans aucun rapport. Vous avez dû voir Annie France dernièrement dans « Mon amour est près de toi ».

Patrice M., à Marseille. — Vous avez écrit à Jean Marais et vous n'avez pas eu de réponse ? C'est assez surprenant. Jean Marais a répondu à la majorité des lettres que nous lui avons transmises, si nous en jugeons par les remerciements que nous ont envoyés nos lectrices ! Précisons, puisque l'occasion s'en présente que nous ne sommes pour rien dans la promptitude de ses réponses. Et pour en revenir à votre cas particulier, sans doute n'aviez-vous pas joint d'enveloppe...

Louis P. à Saint Fons. — Jacqueline Delubac fait actuellement du théâtre à Paris. Vous avez pu voir Olivier Darrieux dans *Le Camion Blanc*.

Simone E. à Perpignan. — Tino Rossi a terminé l'île d'Amour qui sortira dans trois ou quatre mois. Sa partenaire est Josselyne Gaël.

Gabrielle E. à Marseille. — Merci de vos vœux. Sans doute penserez-vous qu'il n'est jamais trop tard ou que tout vient à point à qui sait attendre mais la parution mensuelle de la revue me donne un retard considérable et les lettres s'entassent. Excusez-moi !

Henry P. à Marseille. — Non Jean Marais s'est pas marié. Son prochain film ? Vous trouverez la réponse dans l'interview de ce numéro. Ajoutez à votre liste *Carmen*. Oui c'était bien Noël Roquevert qui tenait le rôle en question.

Xavier W. à Béziers. — On ignore quel sera le prochain film d'Edwige Feuillère. Il n'y a pas longtemps il était question du *Chevalier d'Argile* mais rien n'est encore certain.

Janine G. à Saint Lambert. — Non Pierre Richard-Willim n'a plus rien fait au cinéma depuis *Le Comte de Monte-Cristo*. Oui, j'ai entendu dire qu'il y aurait bientôt un grand article sur lui dans la Revue.

Maurice C. à Grenoble. — Désolés mais nous ne pouvons vous fournir les photos demandées. Essayez à l'Alliance Cinématographique Européenne 52, Boulevard Longchamp, Marseille.

F. C. à Châteauroux. — C'est l'opérateur Douarinou, actuellement prisonnier, qui est le mari de Madeleine Sologne. Re-née Saint Cyr est veuve, elle a un fils.

Odette S. à Aix les Bains. — Ecrivez au Studio Harcourt, 49, Avenue d'Iena, Paris.

Raymond M. à Lyon. — Vous serez avisé de la fin de votre abonnement. Quant à *l'Escalier sans Fin*, vous le verrez certainement sous peu à Lyon.

Jacqueline F. à Vichy. — Pas d'âge chère mademoiselle. Etes-vous satisfaite du papier sur Jean Marais ? Nous avons été littéralement bombardés de demandes à son sujet.

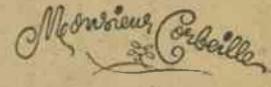
Mathilde S., à Nice. — Ecrivez à Jean Marais et à Madeleine Sologne par notre intermédiaire. Nous transmettrons.

Paullette C. à Villeurbanne. — Non je ne crois pas qu'il y ait un lien de parenté entre Roberto et Alda Valli.

Jean M. à Marseille. — Oui, il est exact que *La Rabouilleuse* est le dernier Balzac porté à l'écran, l'autrin étant antérieur. La mise en scène (de *La Rabouilleuse*) est de Fernand Rivers; les principaux interprètes en sont: Fernand Gravé, Suzy Prim, Pierre Larquey, Jacques Erwin, Catherine Fontenay, Paul Faivre, Rivers Cadet, Marthe Marsans, Raymond Galle etc... Le film vient de sortir à Paris nous le verrons donc sous peu. Suzy Prim jouait tout dernièrement un sketch à l'Alhambra avec Daniel Clerice. C'était, je crois, ses débuts au music-hall.

Paullette G. à Nice. — Oui je partage votre admiration pour Simone Renant et je pense moi aussi qu'elle peut aller très loin. Elle est belle, intelligente et jeune. *Voyage sans espoir* vient de nous prouver qu'elle était, de plus, une bonne comédienne. Elle joue actuellement au théâtre de la Potinière: *Messieurs, mon mari!*

Paullette J. à Nîmes. — Alain Cuny envoie très probablement sa photo dédiée.



La Destinée par la Graphologie

Ne dites jamais : « Je suis malheureux », avant de bien approfondir l'usage que vous avez fait des moyens dont vous êtes doué.

Une seule de vos qualités ou un seul de vos défauts, l'une ou l'autre bien dirigé, vous aurait peut-être mené au bonheur.

Ecrivez au célèbre Professeur MEYER qui vous dévoilera vos imperfections ; envoyez-lui un spécimen de votre écriture et votre date de naissance ; il vous sera adressé pour la somme de 10 francs une étude qui, nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction.

Ne pas joindre de timbres pour le règlement, mais une enveloppe timbrée avec vos nom et adresse écrits lisiblement afin d'éviter tout retard dans la correspondance.

Professeur MEYER, Bureau 240 Dep E 78 Champs-Élysées, Paris, 8e.



savez-vous QUE ?

TANT Pis!

Réservé exclusivement cette semaine à *La Revue de l'Ecran*. Tant pis pour les lecteurs trop attentifs qui ont vraiment cru :
...que Léon Poirier avait, dans *Jeannou*, accordé le ridicule ampoulé du dialogue à l'intelligence à peu près totale de l'interprétation...
...que Mireille fait partie de la distribution.
...que *La Rabouilleuse* sera le dernier Balzac adapté à l'écran.
...que les dialogues du *Mariage Inattendu* sont de Sautvajon.

Nous leur demandons de se mettre en rapport avec des lecteurs moins scrupuleux qui auront, selon la formule, reculé d'eux-mêmes !!!

La Revue de l'Ecran
43 Rd de la Madeleine
Tél.: National 26.82
MARSEILLE

Dir. Propr.: A. de MASINI.
Secrét. génér.: R.M. ARLAUD
Secrét. rédac.: Gof GILLAND

Abonnements France:
1 an: 170 frs; 6 mois: 80 frs

Chèques Postaux:
A. de MASINI, 466.62
Marseille.

MON PAPIER

Cette fois-ci tout est arrangé, mon petit frère est reparti à la campagne, il m'a rendu ma pipe, mon pantalon, ma chemise et mon chapeau, il n'a gardé que son petit noué papillon — ça ne va pas à mon genre. — Je me suis réconcilié avec tout le monde, je travaille comme un nègre, je travaille tellement que tout le monde est éreinté à la rédaction. On me permet toutefois, comme c'est une Revue de Cinéma d'aller au cinéma de cinq à sept et puis de temps en temps à des présentations réservées aux gens de métier. La dernière fois j'ai voulu emmener ma maman mais le Monsieur qui présentait le film a dit : « Non, rien que ceux qui ont des cartes professionnelles et setés ». Je ne comprends pas pourquoi il disait ça puisque dans la salle il y avait des tas de dames avec des chapeaux qui empêchaient de voir l'écran, des dames qui n'étaient pas du tout du métier. Heureusement j'ai trouvé des tas de connaissances, mon marchand de vin, mon marchand de fromages, deux boulangères et la tenancière d'un débit de tabac. Après tout il ne faut pas essayer de comprendre, c'était probablement parce que le Monsieur qui présentait les films avait confondu les métiers et les cartes professionnelles. Ça ne fait rien. Avec tout ça, je n'ai pas encore eu le temps de faire mon article.

Benjamin P. Croquard

Monique Thiebaud que l'on vit dans *Les Jours Heureux*, jouait dans *Angelica* la sœur de Viviane Romance et qu'elle tourna plusieurs films en Italie ?

Madeline Robinson avait une silhouette dans *Les Beaux Jours* ?

Louis Chavance, auteur de *La Nuit Fantastique* était assistant pour *Un Mauvais Garçon* ?

Jean Marais était... quinzième assistant de l'Herbier pour *l'Épervier*, qu'il est un petit bout de rôle dans *Le Scandale* et *l'Aventurier*, enfin qu'il était le secrétaire de Signoret dans *Les Hommes Nouveaux*.

On nous demande

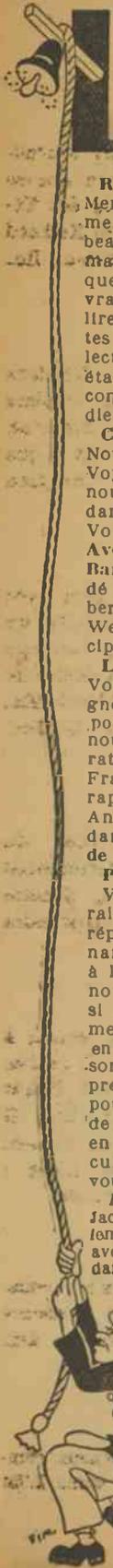
De supplier les spectateurs afin qu'ils attendent la dernière image de *l'Éternel Retour* avant de se lever. Nous le faisons d'autant plus volontiers que cette image est en effet très belle, et qu'elle termine admirablement le poème de Cocteau et Delannoy.

NOS COUVERTURES

Marie Bell est une des vedettes intermittentes de l'Ecran français. Intermittente non pas que le public lui soit infidèle, mais parce qu'elle est infidèle au public. Elle aime trop le théâtre et ne veut pas le sacrifier au cinéma. La Comédie Française est son lieu, elle ne dispute pas l'écran aux vedettes souvent éphémères... mais chaque fois qu'elle apparaît, cela marque. Elle a choisi pour sa dernière apparition le rôle de la femme du Colonel Chabert, ou plutôt de celle qui fut Mme la Colonelle. Elle a pour partenaire Raimu. Ce ne sera pas là un des couples types du cinéma comme on l'entend à l'ordinaire mais ce sera une étonnante équipe de comédiens digne de la luxueuse mise en scène de R. Le Henaff pour cette adaptation de l'œuvre de Balzac.

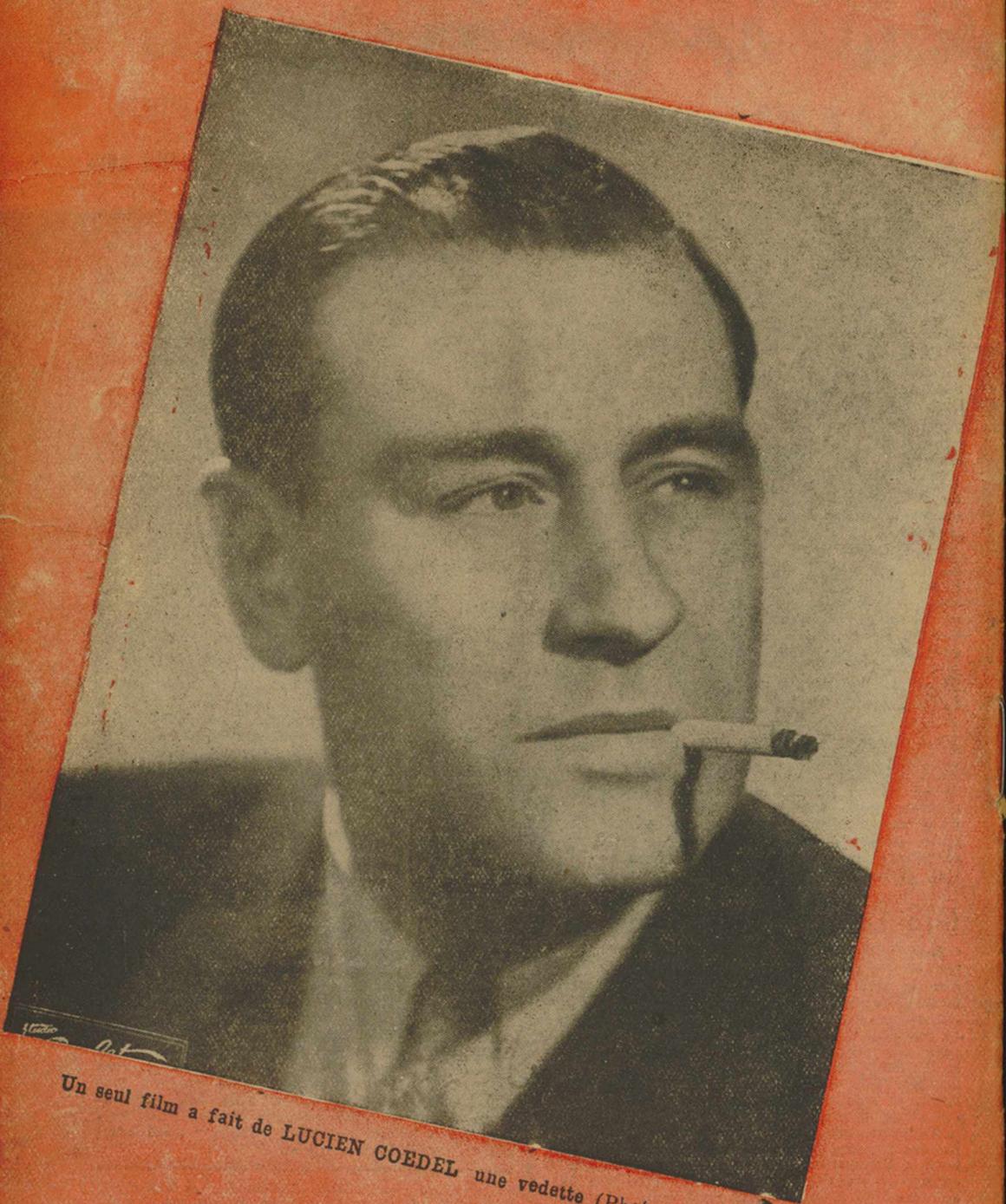
Pour les « Initiés » un seul film révéla — au cinéma — Lucien Coedel. Ce film c'est *Carmen*, mais bien rares sont ceux qui ont vu *Carmen* et longtemps encore Lucien Coedel restera pour le spectateur celui qui faisait le capitalisme dans *Voyage Sans Espoir*. Depuis cette apparition les propositions pleuvent sur Coedel qui est en passe de devenir un nouveau Gatin, avec autant de puissance et moins de moyens truqués. On le vit bien, aussi dans *Les Mystères de Paris* et ce n'est pas une petite chose d'avoir pu « passer » quand même dans cette œuvre... « humoristique ».

Imp. MISTRAL - Cavallon
Le Gérant: A. DE MASINI.



SONNE TOUJOURS 3 FOIS





Un seul film a fait de LUCIEN COEDEL une vedette (Photo Carlet)

43, Boule^d de la Madeleine, 43
MARSEILLE Tel: N. 26.82